

Festival d'Avignon : avec *Neandertal*, David Geselson explore de façon jubilatoire les origines de l'humanité

Publié le 07 juillet 2023



Neandertal, de David Geselson, au Festival d'Avignon, le 5 juillet 2023. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Le metteur en scène propose une fiction improbable et drôle, portée par une troupe d'acteurs impeccables.

Noir plateau. Rosa pique une (hilarante) crise de nerfs. Elle est recluse au sous-sol d'un immeuble californien où elle participe à un symposium sur la biologie moléculaire. Nous sommes en avril 1986. La centrale atomique de Tchernobyl vient d'exploser en Ukraine. Après de Rosa, se tient Lüdo, un chercheur. Il la calme. Elle l'embrasse. Ils font l'amour. Le coup d'envoi du spectacle est donné dans une salle de théâtre aux airs de grotte préhistorique ou de caverne platonicienne éclairée par la maigre flamme d'un briquet. Dans cet antre obscur et matriciel, tout peut naître. Le bon sens, la raison et, pourquoi pas, la théorie de l'évolution. Mais aussi les fictions les plus improbables et les doutes les plus saugrenus. Comme celui-ci : quel est le bruit que fait l'ADN lorsqu'il mute ? (Sait-on seulement s'il fait du bruit ?)

David Geselson, metteur en scène de *Neandertal*, ne répond pas à ces questions. Il ne les pose d'ailleurs pas dans son texte qui soulève pourtant bien des interrogations sur l'origine de l'*Homo sapiens* contemporain. Mais l'artiste a le don d'attiser chez le public le goût des pensées décalées, qui sont d'autant plus jubilatoires qu'elles arrivent des fins fonds d'un imaginaire réveillé de sa torpeur par l'inventivité de la fiction proposée.

Après avoir créé *En route-Kaddish*, *Doreen* et *Le Silence et la Peur*, trois hommages successifs à trois figures aimées (son grand-père l'écrivain André Gorz et sa femme, la chanteuse Nina Simone), David Geselson s'aventure vers les fondements biologiques de l'humanité. Une exploration qui le mène quarante-deux mille ans en arrière, à Jérusalem. Là où les ADN néandertaliens et sapiens se sont rencontrés et mélangés. Là où désormais Israéliens et Palestiniens s'entretuent pour le partage des terres en niant l'évidence : nous sommes des êtres hybridés, liés par le génome – l'un des plus infimes dénominateurs communs – et nous venons d'un identique passé.

RONDE SENTIMENTALE

Cette représentation, tricotée maille après maille, s'emploie à le rappeler en construisant un édifice créatif d'une solidité à toute épreuve. Un geste qui n'est pas sans évoquer les fresques géo-politico-humanistes du metteur en scène Wajdi Mouawad, leur dimension épique en moins. David Geselson fabrique un récit qui progresse à bas bruit et dont l'ampleur n'a pas besoin de clameur pour affirmer sa toute-puissance. A la spectacularisation, il préfère le chuchotement d'intimités que viennent percuter les fracas du réel.

La trame de son texte est notamment empruntée à la biographie de Svante Pääbo, pionnier suédois de la paléogénétique, qui a identifié la présence de fragments d'ADN dans les os néandertaliens. « Je ne pensais pas qu'il était possible de trouver du vivant dans des trucs morts », s'exclame un des six personnages habitant une fiction qui n'a de savante que les professions de ses protagonistes : Luca et Rosa, un couple de scientifiques, Lüdo, chercheur, amant de Rosa et double de Svante Pääbo, Adèle, paléogénéticienne atteinte de dégénérescence mentale, son amoureuse, Mila, gardienne des os à Zagreb, enfin Jan, Prix Nobel de médecine et père de Lüdo. Ils forment une ronde sentimentale qui s'étire ou se recroqueville au fil des amours, des ruptures, des ambitions, des déménagements, des espoirs et des désillusions. Au fil aussi de ce travail obsessionnel qui les fédère autour d'une même manie, la traque de l'ADN.

Sacré pari que d'attirer le festivalier dans une quête pseudoscientifique dont la nécessité ne saute pas immédiatement aux yeux. Mais David Geselson sait y faire pour ferrer l'attention. Avançant à pas feutrés et stratégiques, il élabore un spectacle passionnant. S'il est limpide dans sa dramaturgie, ses résonances sont d'une complexité vertigineuse. Elles ricochent avec une multitude de thèmes : la paternité et la filiation, la mémoire et l'oubli, le lien et l'émancipation, la rationalité et la croyance.

INEPTIE DÉSASTREUSE

Le metteur en scène rapatrie aussi sur ses planches l'ineptie désastreuse d'un conflit israélo-palestinien enflammé, en 1995, par l'assassinat du premier ministre Yitzhak Rabin. « Ils ont planté un Dieu dans la terre ! », s'exclame une des protagonistes folle de rage. Des vidéos d'époque s'impriment sur les murs d'un décor qui se métamorphose constamment. Des sons d'archives se font entendre. Rien n'est asséné, tout est furtif. Jamais la proposition ne bascule dans la leçon de morale. Portée par une équipe d'acteurs impeccables, elle navigue d'étape en étape jusqu'à se briser sur l'humain, ce mortel fragile, instable, toujours prêt à détruire ce qui le soude et fait communauté.

Lorsque à la fin de la représentation, Adèle, la paléogénéticienne, s'enfonce définitivement dans la maladie, elle lâche les chiens de la vulgarité et de la méchanceté. C'en est alors fini des récits pacificateurs. Et puis elle mange la terre qui recouvrait le plateau et qui, petit à petit, a été balayée vers les recoins. Une image qui en dit plus qu'un long discours. David Geselson excelle dans l'allusion sans se fourvoyer dans l'équivoque. C'est un talent qui n'est pas banal.

Joëlle GAYOT